

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre XXIII

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

CHAPITRE XXIII.

De Cologne à la Hollande. — Mulheim. — Dänwald. — Woringen. — Zons. — Benrath. — Neuss. — Dusseldorf. — Son histoire. — Son école de peinture. — Ses monuments. — Friedrichstrasse.

Nous revenons à Cologne et nous nous embarquons pour la Hollande. Cette partie du Rhin qu'il nous reste à parcourir ne nous présentera plus ces sites tour à tour sombres et éclatants, aimables et grandioses que nous avons visités depuis Mayence jusqu'à Cologne. Ici expire le Rhin pittoresque. Nous allons traverser désormais un pays plat, souvent marécageux et enveloppé pendant une grande partie de l'année d'épais brouillards. A mesure qu'il s'avance vers son embouchure, le Rhin s'humilie et se rapetisse. Ce n'est plus ce Rhin superbe et sauvage qui baigne des rochers de basalte, gigantesques piédestaux des châteaux de la féodalité, c'est un fleuve plus modeste et, ne craignons pas de l'avouer, un peu monotone. Désormais il va arroser des prairies bordées de joncs et de peupliers. A un certain moment, il jouera même le rôle d'une simple écluse de meunier, il fera tourner des moulins.

Aussi le bateau à vapeur ne présente plus à son bord ce spectacle animé que nous avons vu à Mayence ou à Coblenz; le touriste qui part pour la Hollande prend ordinairement le chemin de fer de Deutz, et il ne reste guère dans le dampschiff que des riverains et de modestes paysans.

La première petite ville que l'on rencontre après avoir vu Cologne disparaître à l'horizon, c'est Mulheim, dont la rivière la *Strunder* est avalée par le Rhin comme un verre d'eau. Mulheim n'est pas une

ville pittoresque, bien s'en faut, elle fabrique de l'huile, du papier et de la farine. Jadis près de Mulheim il y avait une abbaye célèbre, l'abbaye de Dünwald. Les moines habitaient un couvent entouré de vastes propriétés, et quoique fort riches, ils cherchaient encore à agrandir leur domaine. Un jour l'idée leur vint de s'approprier un champ de plus de cent arpents qui appartenait à un gentilhomme voisin, le chevalier Schlebusch. Les prétextes ne leur manquaient pas plus que les vieux parchemins.

Le chevalier était d'autant moins disposé à reconnaître les prétendus droits du couvent, que de temps immémorial ce terrain avait été la propriété de ses ancêtres. Il s'opposa donc aux prétentions de ses adversaires et la cause fut portée devant les tribunaux. Par malheur, les juges, ne voulant pas se mettre mal avec le pouvoir monacal, n'osaient prononcer un arrêt décisif, et nul ne pouvait prévoir la fin du procès.

Notre chevalier, voyant tout cela, fit un jour savoir aux moines qu'il n'était pas éloigné de terminer ces longs débats par l'abandon complet des terrains contestés; il y mettait pour toute condition qu'on lui permit seulement d'ensemencer encore une fois le champ en question et de disposer du produit lors de sa maturité.

Les moines, enchantés de ce résultat, n'hésitèrent pas. Aussitôt un acte concis et bien conditionné fut dressé et soumis à toutes les formalités requises. Le terrain fut ensemencé, et, le printemps venu, les moines, dans l'heureuse attente d'une prochaine prise de possession, accourent pour examiner la dernière récolte du chevalier. On ne voyait germe de froment, ni de seigle, ni d'orge, ni d'aucun autre grain; çà et là seulement quelques jeunes pousses montraient leurs têtes délicates. Les moines ne savent d'abord que penser, mais ils découvrent bientôt avec terreur que ces pousses sont de jeunes chênes.

Le chevalier s'était joué des moines, aux grands éclats de rire de toute la contrée. Lorsque les cimes des chênes dépassèrent les toits du couvent, tous les moines dormaient depuis longtemps du sommeil des justes.

Après avoir passé devant des villages sans intérêt, le bateau fait escale à Waringen, petite ville d'origine romaine qui ne fut pas sans quelque importance au moyen âge, s'il est permis d'en juger par les débris de murailles et de vieilles tours qu'on y voit encore. C'est là que fut élu au treizième siècle, empereur d'Allemagne, le comte Guillaume de Hollande, dans une diète présidée par le pape Innocent IV. Après Waringen est Zons, si bien fortifiée au moyen âge qu'elle résista aux attaques des Suédois et des Français; puis Benrath qui a encore un assez beau château construit par l'électeur Charles-Théodore, puis Neuss qui se prétend une des nombreuses filles de Drusus et qui s'appelait *Novesium*. Elle est citée par Tacite comme ayant été le quartier d'hiver de la treizième légion. Cette petite ville a éprouvé dans sa longue carrière tous les malheurs qui ne semblent ordinairement destinés qu'aux cités considérables; elle fut ravagée par Attila et par les Normands; elle fut prise par l'empereur Philippe de Souabe qui la donna, sans façon, à l'archevêque de Cologne. Plus tard, elle fut vainement assiégée par Charles le Téméraire, puis prise par le duc de Parme. Les Français s'en emparèrent deux fois en 1642 et en 1794.

Il va sans dire que Neuss n'a plus à redouter toutes ces infortunes; elle a donné depuis longtemps sa démission de ville fortifiée et chevaleresque, elle a suivi le courant de son siècle; aujourd'hui c'est une véritable cité épicière: elle vend des grains, des savons, et fait avec la Prusse et la Hollande un commerce considérable de merceries. Telle qu'elle est, elle est heureuse et elle ne regrette pas sa gloire d'autrefois.

Dusseldorf, qui est en vue, doit son nom à sa rivière la Düssel, laquelle se jette dans le Rhin au pied du château de la ville. Dusseldorf est une cité coquette et aimable qu'on visite avec intérêt. Elle a été longtemps la résidence des ducs de Berg, et en 1806, elle fut la capitale d'un grand-duché constitué en faveur de Joachim Murat, qui s'empressa de l'abandonner pour aller prendre possession du trône de Naples. Napoléon nomma alors grand-duc de Berg le

fils aîné du roi Louis de Hollande, le prince Charles Napoléon, qui fut tué en 1831 dans l'insurrection de la Romagne, et qui était frère de l'empereur actuel des Français. En 1815, Dusseldorf échut à la Prusse, et de capitale elle devint chef-lieu de province. Henri Heine, qui était né à Dusseldorf, raconte en termes plaisants comment, selon lui, il était devenu Français.

« Je naquis dans la dernière année du siècle passé à Dusseldorf, capitale du duché de Berg, qui appartenait alors aux princes électeurs du Palatinat. Lorsque le Palatinat échut à la maison de Bavière et que le prince bavarois Maximilien Joseph fut élevé par l'empereur Napoléon à la dignité de roi de Bavière, les États de ce dernier furent agrandis par une partie du Tyrol et d'autres pays adjacents. En échange, le roi de Bavière renonça au duché de Berg en faveur de Joachim Murat, beau-frère de l'empereur, et Napoléon nomma celui-ci grand-duc de Berg, en ajoutant au duché plusieurs provinces limitrophes ; dans ce temps-là l'avancement était très-rapide, et bientôt après l'empereur nomma son beau-frère Murat roi de Naples ; celui-ci céda alors la souveraineté du grand-duché de Berg au prince Charles Napoléon, neveu de l'empereur et fils aîné du roi de Hollande et de la belle reine Hortense. Ce prince n'ayant jamais abdicqué, et sa principauté, qui fut occupée par les Prussiens, étant échue de droit après sa mort au fils cadet du roi de Hollande, le prince Louis-Napoléon Bonaparte, ce dernier, qui est à présent aussi empereur des Français, se trouve être mon légitime souverain. »

Henri Heine avait, comme il le disait lui-même fort gaiement, rompu son ban et avait été s'établir à Paris où il vivait fort tranquille en Prussien libéré.

Si l'on compte la population de ses faubourgs, Dusseldorf n'a pas moins de quarante mille habitants. Elle est située dans une plaine fertile, et entourée de riants jardins et de belles promenades très-vertes et très-ombreuses. Elle est aussi le centre d'un commerce de transit considérable. Rotterdam et Amsterdam expédient chaque

année à Dusseldorf des milliers de navires qui viennent y chercher des châles, des tissus de laine, des soieries, des étoffes imprimées, des fontes et des aciers. En outre, Dusseldorf fait une rude concurrence à Harlem et à Dijon; elle vend des fleurs et elle fabrique de la moutarde.

Dusseldorf est divisée en trois quartiers principaux : la vieille ville qui justifie suffisamment son nom, la carlstadt et la ville neuve qui se fait remarquer par ses maisons peintes et ses rues alignées comme des fantassins du roi de Prusse.

Dusseldorf n'a pas de vieux monuments, attendu qu'elle est une des plus jeunes cités de l'Allemagne. Sa principale église, consacrée à saint Lambert, date cependant du quatorzième siècle, mais c'est un édifice assez insignifiant. Quant à l'église de Saint-André, elle a été bâtie par les Jésuites; c'est tout dire.

Il reste donc l'ancien château, bâti par le prince électeur Jean-Guillaume, dont la statue équestre en bronze se dresse sur la place du Marché. Ce château, presque entièrement détruit par les Français, a été restauré dans ces dernières années et il est devenu le siège de la célèbre académie de peinture de Dusseldorf.

On sait dans quelle direction les artistes allemands ont exercé leurs efforts, au commencement de ce siècle, pour régénérer un art tombé en décadence. Ils ont voulu se retremper aux sources de la peinture religieuse. A côté d'Owerbeck, dont le talent rappelle la douceur mystique du Fiésole et de Pérugin, vint bientôt se placer Cornélius, né à Dusseldorf, et qui a formé école. Lorsqu'en 1821 il fut nommé directeur de l'académie de Dusseldorf, beaucoup de jeunes gens attirés par sa renommée vinrent se ranger autour de lui; mais ils le suivirent, lorsqu'en 1825 il fut nommé directeur de l'académie de Munich.

L'homme qui a eu la plus heureuse influence sur l'école de Dusseldorf est M. Wilhelm Schadow. Il en prit la direction en 1827. Cette académie avait été fondée en 1767 par l'électeur palatin Charles-Théodore. L'Électeur en donna la direction à Lambert Krahe, qui

eut pour successeur Pierre Langer, lequel conserva sa place jusqu'en 1806, époque où la galerie de tableaux fut transférée à Munich. L'académie de Dusseldorf resta alors sans directeur et eut seulement trois professeurs pour l'enseignement du dessin, de l'architecture et de la gravure. Cet état précaire dura jusqu'en 1819. Le roi de Prusse voulut relever une fondation à laquelle étaient affectées des dotations particulières; et quand il songea à mettre M. Cornélius à la tête de cet établissement, le bâtiment ayant été occupé par les tribunaux, l'académie était presque désertée par les élèves. M. Wilhelm Schadow amena avec lui les élèves qu'il avait formés à Berlin, MM. Jules Hübner, Hildebrant, de Stettin, peintre de genre distingué; Charles Sohn, le peintre gracieux des deux Léonore, que la gravure a fait connaître à Paris; Charles Lesseing auteur d'un beau tableau : la prédiction des Hussites. Le nombre des élèves augmenta bientôt dans une proportion considérable. Le goût de la peinture à l'huile remplaça celui de la peinture à fresque imposé par Cornélius. Le talent sage de M. Schadow laissa pleine liberté au développement des dispositions particulières. Aucune vocation ne fut violentée; toutefois les élèves obéissant à des tendances différentes conservèrent entre eux un lien commun. Leur affection pour le maître, le plaisir qu'ils avaient à se réunir le soir autour de lui, dans sa maison ornée de fresques par leurs mains, leur cordialité dans leurs rapports et leurs travaux faisaient de tous ces jeunes rivaux de gloire comme une même famille où l'horizon était un peu borné, peut-être, et où l'on restait trop étranger au progrès de l'art moderne hors de l'Allemagne. Mais quoi qu'il en soit, l'académie de Dusseldorf, qui n'avait eu qu'une existence languissante depuis sa fondation, devint une pépinière féconde et fournit de nombreux artistes et de remarquables professeurs. Un des plus célèbres d'entr'eux est M. Bendeman. Son premier ouvrage important fut le tableau des Juifs en captivité, qui attira l'attention de Dusseldorf en 1832. Il représente un groupe attristé assis au bord d'un fleuve; *super flumina*, et pleurant au souvenir de Sion. Ce remarquable ouvrage fut suivi d'un travail encore plus

important : *Jérémie sur les ruines de Jérusalem*, qui fit une grande sensation en Allemagne et plaça l'artiste au premier rang de la nouvelle école.

Le musée de Dusseldorf n'est plus aujourd'hui ce qu'il était jadis, c'est-à-dire à l'époque où le roi de Bavière n'avait pas transporté à Munich la vieille galerie de tableaux ; cependant tel qu'il est, il vaut la peine qu'on le visite. Il y a là une magnifique Assomption de Rubens ; une Courtisane et un Vieillard de Luc Granach. Un tableau de Rubens représentant Vénus et Adonis, et une quantité de tableaux modernes dont quelques-uns sont remarquables.

La plus agréable promenade de Dusseldorf est le Hofgarten, jardin de la cour qu'on nomme aussi Friedrichstrasse : Pièces d'eau, ombrages, parterres charmants, allées rêveuses, rien n'y manque, et cette promenade est baignée par le Rhin. A l'extrémité d'une belle avenue on découvre le château de Pempelfort, résidence du prince de Prusse.

Dusseldorf a vu naître plusieurs hommes célèbres : le philosophe Jacobi et son frère le poète Jacobi ; le baron de Hampesch, dernier grand-maître de l'ordre de Malte ; Varhayen van Eme, littérateur estimé ; les peintres Cornélius, Lenzen et Achembach, et enfin ce grand et charmant Français, né en Allemagne, que nous venons de perdre, Henri Heine.

C'est bien certainement en songeant à Dusseldorf qu'Henri Heine a écrit les vers qui suivent :

« Combien de fois n'ai-je pas regretté la douceur du duvet natal, quand je me couchais sur de durs matelas dans les nuits sans sommeil de l'exil.

« On dort très-bien et on rêve encore mieux dans nos lits de plume. C'est là que l'âme allemande se sent libre de toute chaîne terrestre.

« Elle se sent libre et plane dans les espaces les plus reculés du ciel. Ame allemande, esprit émancipé, que ton essor est audacieux dans tes rêves nocturnes.

« Au splendide mois de mai, alors que tous les bourgeons rompaient l'écorce, l'amour s'épanouit dans mon cœur.

« Au splendide mois de mai, alors que tous les oiseaux commençaient à chanter, j'ai confessé à ma toute belle mes vœux et mes tendres désirs.

« De mes larmes naît une multitude de fleurs brillantes, et mes soupirs deviennent un chœur de rossignols.

« Et si tu veux m'aimer, petite, toutes ces fleurs sont à toi, et devant ta fenêtre retentira le chant des rossignols.

« Roses, lis, colombes, soleil, autrefois j'aimais tout cela avec délices; maintenant je ne l'aime plus, je n'aime que toi, source de tout amant, et qui es à la fois pour moi la rose, le lis, la colombe et le soleil.

« Quand je vois tes yeux, j'oublie mon mal et ma douleur; et quand je baise ta bouche, je me sens guéri tout à fait.

« Si je m'appuie sur ton sein, une joie céleste plane au-dessus de moi; pourtant, si tu dis : Je t'aime! soudain, je pleure amèrement.

« Appuie ta joue sur ma joue, afin que nos pleurs se confondent; presse ton cœur contre mon cœur, pour qu'ils ne brûlent que d'une seule flamme.

« Et quand dans cette grande flamme coulera le torrent de nos larmes, et que mon bras t'étreindra avec force, alors je mourrai de bonheur dans un transport d'amour.

« Je voudrais plonger mon âme dans le calice d'un lis blanc; le lis blanc doit alors soupirer une chanson pour ma bien-aimée.

« La chanson doit trembler et frissonner comme le baiser que m'ont donné autrefois ses lèvres dans une heure mystérieuse et tendre.

« Là-haut, depuis des milliers d'années, se tiennent immobiles les étoiles, et elles se regardent avec un douloureux amour.

« Elles parlent une langue fort riche et fort belle, pourtant aucun philologue ne saurait comprendre cette langue.

« Moi, je l'ai apprise, et je ne l'oublierai jamais; le visage de ma bien-aimée m'a servi de grammaire.

« Sur l'aile de mes chants je te transporterai, je te transporterai jusqu'aux rives du Gange; là je sais un endroit délicieux.

« Là fleurit un jardin embaumé sous les calmes rayons de la lune; les fleurs du lotus attendent leur chère petite sœur.

« Les hyacinthes rient et jasant entre elles, et clignent du regard avec les étoiles; les roses se content à l'oreille des propos parfumés.

« Les timides et bondissantes gazelles s'approchent et s'écoutent, et, dans le lointain, bruissent les eaux solennelles du fleuve sacré.

« Là nous nous étendrons sous les palmiers, dont l'ombre nous versera des rêves d'une béatitude céleste.

« Le lotus ne peut supporter la splendeur du soleil, et, la tête penchée, il attend en rêvant la nuit.

« La lune, qui est son amante, l'éveille avec sa lumière, et il lui dévoile amoureusement son doux visage de fleurs.

« Il regarde, rougit et brille, et se dresse muet dans l'air; il soupire et tressaille d'amour et d'angoisse d'amour.

« Dans les eaux du Rhin, le saint fleuve, se joue avec son grand dôme la grande, la sainte Cologne.

« Dans le dôme est une figure peinte sur cuir doré; sur le désert de ma vie elle a doucement rayonné.

« Des fleurs et des anges flottent au-dessus de Notre-Dame; les yeux, les lèvres, les joues ressemblent à ceux de ma bien-aimée. »

Près de Dusseldorf est la petite ville de Salingen où l'on fabrique chaque année 300,000 lames de sabres, d'épées et de fleurets, 500,000 douzaines de couteaux et de fourchettes, 200,000 paires de ciseaux, etc., etc. Au seizième siècle, dit la légende locale, on ne connaissait pas encore à Salingen l'art de forger des lames qui pussent être comparées aux célèbres lames de Damas. Les bons armuriers toutefois ne manquaient pas, et tous s'efforçaient d'imiter les Orientaux, mais plus d'un maître s'était ruiné en essais infructueux.

Parmi ceux-ci était le vieux Ruthard, qui avait sacrifié la moitié de sa vie et presque tout son avoir à poursuivre une chimère, c'est-à-dire

le secret de fabriquer des lames de Damas. Il venait encore d'échouer dans une nouvelle épreuve, lorsque, découragé, il quitta l'atelier pour rentrer dans son appartement. Marthe, sa fille unique, s'efforçait de le distraire, mais il ne répondait pas et ne fit pas même attention aux mets favori apprêtés par elle pour la veille de Noël.

— Il ne fallait pas travailler aujourd'hui, dit la jeune fille, c'était un jour de fête, tu martèles et tu te fatigues comme s'il s'agissait de gagner ton pain quotidien. Tu as pourtant assez acquis pour te reposer et vivre sans soucis. Le bonhomme ne répondit que par un profond soupir et il sortit. Au même instant entra dans la chambre Wilhelm, un garçon solide, le meilleur ouvrier de la manufacture et qui faisait depuis longtemps déjà une cour secrète à la fille du maître. Wilhelm était sombre.

— Marthe, dit-il, c'en est fait de nous, je viens de demander ta main au père, mais il m'a répondu en me montrant une lame pâle et veinée en tous sens, puis il a ajouté : Tant que tu ne sauras pas forger une lame semblable à celle-ci, tu n'auras pas ma fille ; va chercher en Orient le secret que je poursuis vainement depuis tant d'années et tu seras mon gendre. La jeune fille pleura, Wilhelm aussi, mais comme c'était un garçon énergique il essuya bien vite ses yeux, embrassa sa fiancée et se mit résolument en route pour Damas.

Dix jours après son départ, il gravissait les montagnes solitaires du Spessart et il s'égara dans ce labyrinthe ; heureusement il aperçut la lumière d'une cabane.

— Pan, pan!

— Qui frappe là?

— Un malheureux égaré qui ne demande qu'une botte de paille et un morceau de pain

— Entrez, aimable garçon, dit une vieille femme laide comme les sept péchés capitaux, je veux bien vous loger, voici une petite chambre où vous trouverez un bon lit ; bonsoir et dormez bien.

Wilhelm passa dans la chambre, mais il ne put s'endormir. L'air

mystérieux de la vieille, son chant discordant, semblable aux cris des hiboux et auquel répondait le miaulement de deux chats, tout cela le tenait éveillé. Minuit sonna; la lune était rouge, le vent souffla et fit craquer les carreaux de la fenêtre. Tout à coup il entendit des chuchotements à quelques pas de lui. Il se leva et vit avec effroi à travers les fentes de la porte un homme étrange assis près de l'âtre. Un grand chaudron bouillait sur le feu, et les flammes bleuâtres qui s'en échappaient permettaient à Wilhelm de mieux voir l'étranger. Celui-ci portait un manteau rouge et un chapeau de même couleur; sa figure était couverte d'une barbe épaisse et roide; ses yeux flamboyants. Wilhelm ne pouvait comprendre ce que se disaient entre eux la vieille et l'inconnu.

Tout à coup la vieille femme se dirigea vers la porte de la chambre où était Wilhelm. Celui-ci se rejeta vivement dans son lit et fit semblant de dormir, mais il se sentit secouer le bras.

—Éveille-toi, mon garçon, dit la sorcière; il y a ici un homme qui arrive d'Orient et qui peut t'épargner le voyage que tu veux entreprendre. Cet homme connaît tous les secrets, prie-le seulement de t'apprendre celui que tu désires connaître.

Wilhelm se leva et suivit la sorcière. Il éprouva un certain frissonnement à la vue de l'étranger, dont les yeux lançaient des regards de feu par-dessous les larges bords de son chapeau.

— Que veux-tu, mon garçon? dit-il d'un air goguenard.

Le jeune homme raconta en termes incohérents le motif de son voyage; l'autre l'interrompit et lui dit :

— Peste! tu n'es pas dégoûté. Tu deviendrais, si tu trouvais le secret que tu cherches, l'homme le plus riche de ton pays! Eh bien! ce que tu désires savoir, moi je le sais; mais, entre nous, rien pour rien. Je te le confierai, ce secret, si tu veux me promettre de m'appartenir au moment où tu en feras usage. A partir de ce moment, je t'accorderai sept ans et un jour pour jouir de ta gloire et de la vie. Tu feras bombance, car tu auras de l'or gros comme toi; tu seras heureux, car tu auras la plus aimable et la plus jolie fille de

toute l'Allemagne. Mais si tu n'acceptes pas ma proposition, va te promener à Damas, d'où tu ne reviendras jamais.

Wilhelm était trop troublé pour pouvoir réfléchir; il trempa dans le liquide bouillant une plume de coq et écrivit son nom au bas d'un parchemin. En échange, il reçut une lettre cachetée, et l'étranger disparut aussitôt à ses yeux.

Notre jeune homme se mit en route pour Solingen.

Maître Ruthard fut fort étonné en voyant revenir le compagnon qu'il croyait déjà bien loin.

— Le courage t'a manqué, lui dit-il.

Mais Wilhelm lui raconta tout, et lui remit la lettre cachetée d'un triple sceau noir figurant un glaive et une langue de feu.

— Que Dieu nous préserve! s'écria le maître.

Et après un moment de réflexion :

— Ni ta main ni la mienne ne dérouleront jamais ce papier. Qu'il repose, pour des jours meilleurs, dans le coin le plus obscur de mon armoire, afin que mes petits-enfants, sur lesquels ne peut s'étendre le pouvoir satanique, le décachètent et en fassent usage.

Ainsi fut-il fait. Wilhelm épousa Marthe. Ruthard céda à son gendre son atelier et sa clientèle. Bien des années s'écoulèrent. Ruthard mourut; Wilhelm, parvenu à un âge avancé, s'endormit du dernier sommeil; son fils, continuant le métier paternel, trouva la lettre qui contenait le secret de fabriquer des lames pareilles à celles de Damas. C'est de cette époque que date la renommée des lames de Solingen.

On le voit, le diable est partout sur les bords du Rhin, et c'est à lui, en somme, qu'on doit tous les chefs-d'œuvre et toutes les découvertes. Nous l'avons vu dessiner le plan de la cathédrale de Cologne, donner de l'argent pour terminer la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. C'est encore lui qui a perfectionné l'industrie de l'acier finement trempé, et que lui revient-il pour tout cela, à ce pauvre diable? — Rien. On le berne, on le trompe, on le vole à chaque instant, et, à la longue, il devient presque un personnage intéressant, tant il est la

dupe de toutes ses transactions avec les hommes. Il livre toujours tout ce qu'on lui demande, et il est toujours payé en monnaie de singe. Cela prouve une fois de plus que la Renaissance a complètement métamorphosé le caractère du diable; elle en a fait un esprit malin et plein de finesse, tandis qu'au moyen âge on le regardait généralement comme un esprit mauvais, mais aussi comme un imbécile; de là le proverbe : Tromper le diable, les saints en rient.

L'œuvre -

Le bateau
d des sites
et l'honneur
d'un vieux
siècle. Que
laiservert
ue. Ordine
aurait été,
et elle se se
des marail
petite ville
passe pour
sue en l'an
gère s'ajou
impériale, e
se ditte. J
l'opus, qui
néhilles et
tires à la
Reinberg.
per le duc
Maurice de